

Et encore : *On demande une jeune fille pour une maison de confectons, 20 francs par mois, logée et nourrie.*

Elle n'hésita pas et entra sous la voûte d'une grande maison au bord de laquelle une marchande de fleurs avait son étalage parfumé.

Comme ces annonces faisaient bien son affaire !

Vraiment, elle avait de la chance d'être si bien tombée du premier coup.

Toute rose de plaisir, elle regardait de tous les côtés, quand par un petit carreau vitré, au dessus duquel était écrit en rond ce mot sacré : *concierge*, une tête rouge se montra. Un homme ou une femme ?

Le visage était glabre, couperosé, énorme, et il eût été difficile de préciser le sexe de celui à qui il appartenait, si un bonnet de velours noir n'eût éclairé la situation.

—Que voulez-vous ? demanda en même temps une voix fort peu aimable.

—J'ai vu à la porte qu'on avait besoin d'une bonne femme de chambre dans cette maison, pourriez-vous me dire où je dois m'adresser, monsieur, s'il vous plaît ? fit Clotilde avec son joli accent musical, semblable à du cristal pur.

—L'escalier à gauche, au fond de la cour, à l'entresol, la porte en face.

La fillette dut se répéter plusieurs fois à elle-même cette étrange explication avant de la comprendre.

Enfin, elle découvrit l'escalier en question contre lequel était placé le même tableau qu'à la porte, avec les mêmes indications.

Cette fois-ci, elle le lut plus attentivement.

En haut, il y avait :

Grand bureau de placement pour les deux sexes.

#### MAISON DE CONFIANCE

*Fondée en 1850*

Tenue par Mme veuve Galimais.

Clotilde n'eut pas de peine à comprendre que là on devait caser les jeunes filles servantes ou employées de commerce, et comme elle avait entendu dire qu'à Paris tout se vend ou s'achète, elle crut qu'il était impossible de trouver quelque chose sans ces intermédiaires-là, et elle monta le petit escalier toute pleine d'espoir.

En haut, elle fut reçue à bras ouverts par une vieille dame aux cheveux blancs, très douce, très polie, mais dont le nez crochu et les yeux durs démentaient les promesses de ses mielleuses paroles.

Après avoir posé une infinité de questions à Clotilde, elle finit par celle-là :

—Avez-vous des certificats ?

La jeune fille montra son livret d'ouvrière signé par le directeur de la maison d'Evreux.

—C'est bien ça, dit alors Mme Galimais, mais les autres ?

—Quels autres ? demanda l'orpheline.

—Ceux des places que vous avez faites avant d'entrer dans cette fabrique ?

L'enfant rougit.

Aussi facilement, elle avait confié sa vie à la mère Dantart et à Firmin le roulier, autant elle éprouvait de répugnance à en raconter la moindre, bribe à cette femme dont les yeux durs lui répugnaient instinctivement.

L'autre, en fine mouche qu'elle était, s'aperçut vite de la mauvaise impression qu'elle produisait.

—Vous n'en avez pas, dit-elle aussitôt. Je le vois. Il ne vaut pas la peine de rougir autant, pour si peu de chose. Une autre ne vous placerait pas sans ces certificats, indispensables à Paris, mais moi, j'ai de si belles relations et je suis si avantageusement connue que j'y arriverai bien quand même.

—Oh ! madame ! murmura la fillette en joignant les mains ardemment, quel service vous me rendrez !

—Vous me remercerez après. Vous avez l'air d'une brave petite fille, vous m'intéressez déjà, et je veux que vous me deviez votre bonheur.

Ces paroles, quoique dites du même accent mielleux, effacèrent la mauvaise impression du commencement.

—Vous avez une malle, je suppose ? continua Mme Galimais, où est-elle ?

—Je l'ai laissée à la consigne de la gare Saint-Lazare.

—Ce n'est pas loin, je vais l'envoyer chercher par un commissionnaire, car vous devez être très fatiguée. Donnez-moi votre bulletin. Je vais vous loger dans une jolie petite chambre en attendant de vous avoir trouvé une place, et je vous traiterai comme si vous étiez ma fille.

Clotilde se confondit en remerciements.

Alors, la vieille lui dit quel était le prix de la pension car en définitive sa maison n'était qu'un hôtel borgne de trente-sixième ordre, où elle exploitait les pauvres filles sans place tant qu'elle leur sentait un sou.

Elle fit payer à Clotilde une quinzaine d'avance, et lui promit que dès le lendemain, elle s'occuperait d'elle.

La quinzaine passa et l'enfant était toujours chez Mme Galimais où elle commençait à se déplaître horriblement.

Elle avait encore une grande partie de son argent, car le prix de la pension n'était pas lourd, Mme Galimais se rattrapant sur le vin, les liqueurs et les gâteaux qu'elle fournissait à ses pensionnaires ; mais Clotilde, avec ses instincts honnêtes et raffinés, ne pouvait supporter la vie qu'on menait dans cette maison.

En effet, si elle couchait seule, dans une petite chambre, elle était obligée de prendre ses repas dans la salle commune, avec les bonnes à la recherche d'une situation.

Là, c'étaient des bavardages sans fin, et des histoires révoltantes à écouter.

Les vieilles domestiques sans place, quand elles ne pervertissaient pas les jeunes par leurs conseils, leur racontaient les bons tours joués aux maîtres comment on s'y prend pour les voler, les mettre dedans, faire danser l'ance du panier, tout en captant leur confiance.

Les jeunes, de leur côté, se vantaient de leurs aventures, de leurs complaisances, de leurs fugues.

Clotilde se demandait comment elle fuirait cet enfer, quand un jour en descendant d'une maison de la rue de Cléry, où elle était allée se proposer comme femme de chambre, elle rencontra dans l'escalier une jeune fille à peu près de son âge qui pliait sous le faix de paquets et des étoffes.

—Laissez-moi vous aider, mademoiselle, voulez-vous ? dit la fillette gentiment en débarrassant l'autre.

—Volontiers, répondit celle-ci. Ouf c'est qu'il y en a aujourd'hui une charge de jupons !

Eller arrivèrent au plein jour de la rue.

Celle que Clotilde venait de rencontrer était une jolie fille très grande, très souple, aux cheveux châtiens, aux yeux gris, avec un air très doux sur un visage régulier.

—Allez-vous loin, mademoiselle ? demanda l'orpheline.

—Au diable vert. Je perche boulevard Ornano. Et vous ?

—Je ne sais pas où cela est ; mais comme je n'ai malheureusement pas d'occupations, je vous accompagnerai bien jusque-là, si vous le voulez.

—Je vous crois, que je le veux. Mais vous allez vous fatiguer à porter ce baluchon-là, si lourd.

—Non, je suis bien plus forte que je n'en ai l'air.

Et toutes les deux partirent l'une à côté de l'autre, filant par les chemins les plus courts, et aussi droit que les oiseaux rejoignant leur nid, car l'ouvrière paraissait connaître Paris comme sa poche.

En route, avec son bagoût enragé et charmant, elle fit causer sa petite compagne, et apprit vite que celle-ci était depuis près d'un mois dans un bureau de placement, attendant une situation.

—Que vous n'aurez jamais, oh ! ça, pour sûr ! —Comment, fit Clotilde en tressaillant, je ne trouverai pas de place.

—Par l'entremise de cette vieille coquine ? jamais de la vie !

—Vous connaissez donc Mme Galimais ?

—Pas le moins du monde ; mais ces femmes-là se ressemblent toutes en général.

—Alors, qu'est-ce que je vais devenir ?

—Vous savez travailler ?

—Oui, mademoiselle.

—Ne m'appellez pas mademoiselle, il me semble que vous parlez à une autre. Appelez-moi Hermance, c'est mon nom. Et le votre ?

—Clotilde.

—Eh bien, ma petite Clotilde, que savez-vous faire ?

—Laver, repasser, assez bien. Un peu de cuisine, pas trop, par exemple.

—C'est maigre. Et coudre ?

—C'est mon fort.

—Ah ! c'est plus intéressant pour moi ; contez voir un peu.

L'enfant expliqua alors qu'elle avait été élevée dans un couvent où l'on faisait de très fine lingerie, et qu'elle passait pour l'une des meilleurs ouvrières de l'orphelinat.

—Comme ça se trouve ! dit Hermance toute joyeuse ; précisément, je cherche une amie pour m'aider dans mon travail qui donne trop dans ce moment-ci.

Voulez-vous être cette amie ?

—Cela dépend. Que faudra-t-il faire ? Si j'en suis capable, je ne demande pas mieux.

—Oh ! ce n'est pas difficile, allez. Il suffit de monter, de coudre et de plisser pour l'exportation, des jupons blancs qu'on donne tout taillés. J'ai une machine à coudre, ça va très vite.

—Je sais la faire marcher.

—De mieux en mieux. Alors c'est un rêve. J'ai deux jolies petites chambres sans compter ma salle à manger qui me sert d'atelier. Vous en occupez une, et nous serons associées. Nous gagnerons très gros, vous verrez.

Les pièges et les embûches qu'une jeune fille très inexpérimentée rencontre à Paris à chaque pas n'avaient point encore enlevé à la pauvre petite orpheline sa naïveté et ses illusions.

Elle accepta l'offre d'Hermance avec une joie non dissimulée, et ce fut la grande fille qui se chargea d'aller chercher la malle de Clotilde chez Mme Galimais.

—Pendant ce temps, lui dit elle, en l'installant dans l'appartement et en lui montrant où tout se tenait, arrangez un peu la boîte si le cœur vous en dit. Quant à votre lit, à mon retour, nous irons toutes les deux en louer un chez un marchand de meubles que je connais, et après, nous ferons rouler Joséphine, je ne vous dis que ça !...

Le soir, quand Hermance eut loué pour la fillette un lit, acheté une paire de draps, car elle n'en possédait que deux, une au lit, l'autre à la blanchisseuse ; payé les quelques frais que réclama Mme Galimais, toutes les économies de la pauvre étaient parties.

Mais que lui importait !

Elle était déjà installée à la machine, celle-là que dans son langage pittoresque Hermance appelait Joséphine, elle écoutait la grande fille qui lui racontait combien elles allaient en gagner des mille et des cents !...

Quand la nuit fut tout à fait venue, Hermance s'habilla et dit à sa petite compagne :

—J'ai des affaires, il faut que je sorte. Après cela j'irai probablement coucher chez maman qui est concierge au quai de Billy. Si je ne rentre pas, ne vous tourmentez pas, et surtout n'ayez pas peur, Pompon vous tiendra compagnie.

Pompon était un petit chien roux à poil dur, moitié griffon, moitié barbet, de quelques mois à peine, et que Hermance avait un jour rapporté à la maison, où pendant ses fugues, elle l'oubliait des journées entières et surtout des nuits.

Car cette fille, adroite comme une fée, au visage doux comme celui d'une madone, était cascadeuse plus qu'aucune et vivait dans une misère profonde, les noces et les bordées ne lui donnant pas le loisir de faire son travail qu'elle confectionnait cependant merveilleusement bien.

Elle avait néanmoins, au milieu de tout son désordre, une grande qualité.

Au fond d'elle-même elle rougissait de la vie qu'elle menait, et jamais elle ne chercha à entraîner Clotilde dans une voie qu'elle sentait mauvaise, au contraire.

—Tu es honnête, lui disait-elle souvent, ne fais pas comme moi, ça ne rapporte pas gros, va !

—Alors, disait l'orpheline, pourquoi ne rentres-tu pas dans le droit chemin ?

—Je ne peux pas ! L'habitude. Et puis ces bastringues, ces bals, ces théâtres, tout cela m'amuse tant !...

Et tout en enseignant à la petite, pour son tra-